

Alexandre Vinet et le Valais

par
Lucien LATHION

I

L'homme

Alexandre Vinet peut être considéré comme le représentant le plus éminent de la culture romande dans la première moitié du XIX^e siècle. Il est avant tout un penseur, même un penseur de génie, puisqu'on a pu dire de lui qu'il est le Pascal protestant. Son influence a été et continue d'être considérable¹. C'est une figure qui commande le respect. Je n'aurai pas la prétention d'avoir pénétré toute sa pensée. Sans doute est-il mieux connu du grand public comme critique littéraire. A ce titre il a été en correspondance avec Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve qui le connaissait personnellement et qui dira de lui : « Le grand, l'incomparable profit moral que je retirerai du voisinage de M. Vinet et de mon séjour dans le bon pays de Vaud, ce fut de mieux comprendre, par des exemples vivants ou récents, ce que c'est que le christianisme intérieur... » Le témoignage de Brunetière fait non moins autorité : « Quand je rassemble mes plus anciens souvenirs et que je fais mon examen de conscience, je ne trouve pas d'historien de la littérature à qui je doive davantage, ni de qui j'aie plus appris »².

Bien que ministre du culte évangélique, Vinet fut toute sa vie professeur et écrivain. Il n'a pas exercé de fonctions pastorales proprement dites. Il lui arriva cependant maintes fois de

¹ Vinet a fait l'objet de nombreux travaux qu'il est impossible et inutile d'énumérer ici. Nous ne citerons à leur place que ceux que nous avons utilisés.

² Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse Française*, Neuchâtel, 1895, pp. 493 et 510.

prêcher, non par devoir d'état, mais librement, occasionnellement, selon les circonstances. Ainsi le fit-il, une fois, en Valais.

Ce grand esprit s'est toujours gardé de tout esprit de secte, du moins dans la pleine maturité de son talent. Lors de sa première visite en Valais, fort jeune encore, il ne se défend pas toujours de certains jugements qui peuvent paraître, de nos jours, un peu dépassés. Mais il faut tenir compte de la tension qui existait alors entre les deux confessions, et l'on doit bien reconnaître que, pour se prémunir contre une éventuelle pénétration des idées de la Réforme, le Valais avait dressé tout un appareil législatif passablement hérissé... Le vent ne soufflait pas alors à l'œcuménisme.

En réalité, et toute son œuvre, toute son action le prouvent, le protestantisme de Vinet est fort libéral. Il se pose avant tout en chrétien, et un critique aussi pénétré de préoccupations morales qu'Edmond Scherer, par exemple, a pu écrire de lui que jamais écrivain protestant « n'a manifesté une catholicité plus véritable »³.

Alexandre Vinet est né à Ouchy en 1797. D'origine française, la famille Vinet était établie en Suisse depuis deux générations. Elle était de condition modeste. Le père d'Alexandre fut instituteur dans la campagne vaudoise, puis il s'établit à Ouchy où il avait obtenu un emploi dans les péages. C'est de son père qu'Alexandre reçut ses premières leçons. Tout jeune encore, il fréquenta assidûment chez un libraire du voisinage qui l'avait pris en amitié. De sorte qu'avant d'entrer au collège cantonal, il avait déjà de vastes lectures. Etudes rapides et brillantes. A quatorze ans, avant l'âge réglementaire, il est admis dans la section des belles-lettres de l'Académie. A quinze ans, on a de lui des discours à l'occasion de manifestations académiques qui ont été recueillis dans ses œuvres. A seize ans, il a une petite affaire de plume avec le gouvernement bernois.

Nous sommes en 1813. La chute de l'Empire est dans l'air. A Berne comme en Valais et ailleurs, le vieil esprit colonialiste se manifeste quasi ouvertement. Le terme est peut-être trop fort. Disons paternaliste, ce paternalisme qu'exerçaient certaines régions sur d'autres et que les constitutions égalitaires de l'Empire avaient fait rentrer dans l'ombre. Berne ne cache pas l'espoir de reprendre les anciens bailliages. Le jeune Vinet entre en lice contre ces velléités, c'est-à-dire en faveur de l'autonomie de son canton. Il lance un poème, le *Réveil des Vaudois*, hymne à la liberté et appel au patriotisme, qui arrivait à son heure et connut le succès. Cela lui valut d'être tancé — assez paternellement — par le landamman en charge à Lausanne, Auguste Pidou, sur une réclamation du gouvernement de Berne.

³ Ernest Seillière, *Alexandre Vinet, historien de la pensée française*, Paris, 1925, p. 12.



Alexandre Vinet
(1797-1847)

(Lithographie Maurin-Fornachon, 1838)

(Extr. de : G. A. Bridel, *Album Vinet*, Lausanne, 1902)

J'en passe. En 1817, à vingt ans, le Petit Conseil de Bâle nomme Vinet professeur de langue et de littérature françaises au *Paedagogium* et au gymnase de cette ville. Il aura, dans la suite, une chaire à l'Université. La majeure partie de sa carrière professorale se déroulera ainsi à Bâle. Ce n'est qu'en 1837 qu'il vint s'établir à Lausanne où il occupera à l'Académie la chaire de théologie.

Pendant cette période assez longue, il refusa toutes sortes d'appels flatteurs à l'étranger, en France, en Angleterre, en Allemagne. Vainement Victor Cousin lui destine une chaire à Montauban. Des appels lui parviennent également de Berne et de Genève, pendant les moments difficiles de sa carrière à Lausanne. Il s'éteignit en 1847, à peine dans la cinquantaine, et il repose au cimetière de Clarens où sa tombe est devenue, un temps, un lieu de pèlerinage.

L'œuvre de Vinet est considérable pour une vie aussi courte. Elle comprend, avec les dernières publications, une trentaine de volumes et embrasse des genres divers, littérature, théologie, homilétique, histoire de la prédication réformée, philosophie du christianisme, sans parler de sa célèbre *Chrestomathie française* et d'une vaste correspondance que nous avons attentivement consultée⁴. C'est surtout sa *Chrestomathie*, en trois volumes, précédée d'une magistrale vue d'ensemble sur la littérature française qui le fit connaître du grand public. Il l'avait composée pour ses élèves de Bâle, qui manquaient de manuels scolaires appropriés.

Il se fit aussi remarquer dans la presse suisse et étrangère, en particulier dans le *Semeur*, périodique protestant de France, par des études comme toujours très approfondies, traitant de questions morales ou sociales, qui sont recueillies dans ses œuvres.

On ne saurait omettre son activité publique et la part qu'il a prise aux divers mouvements de régénération politique et surtout religieuse qui marquent la Suisse vers cette époque. A deux reprises, il entre en conflit aigu avec l'autorité civile de son canton, sous deux régimes très différents. Et pour la même cause qui est celle de la liberté religieuse.

Une première fois en 1829. L'agitation confessionnelle était considérable en terre vaudoise où la grande majorité des fidèles adhéraient à l'Eglise nationale. Dès le commencement du siècle, on assiste à des mouvements religieux divers qui se manifestent aussi chez les catholiques. Chez les protestants romands, c'est surtout le mouvement dit du *Réveil* qui fit parler de lui. Des

⁴ *Lettres d'Alexandre Vinet et de quelques-uns de ses correspondants*, publiées par Charles Secrétan et Eugène Rambert, Lausanne, 1882, 2 vol. — *Lettres d'Alexandre Vinet (1813-1847)*, publiées par Pierre Bovet, Lausanne, 1947-1949, 4 volumes.

sectes dissidentes se développent dans le canton de Vaud surtout, au détriment de l'Eglise nationale. Pour arrêter ces nouveautés, le Grand Conseil édicte la loi du 20 mai 1824, fort intolérante, car elle assimilait les dissidents aux perturbateurs de l'ordre public.

Le landamman Jules Muret (1759-1847), homme d'Etat certes d'un grand mérite, ardent patriote, homme d'esprit au surplus, mais passablement ancien régime et qui croyait à la pérennité immuable du pacte de 1815, avait été l'inspirateur de cette loi. Il était adversaire résolu du *Réveil*. Il partait de ce principe que protéger l'Eglise nationale, c'était protéger l'Etat et que laisser affaiblir cette Eglise en tolérant les sectes, « c'était affaiblir l'unité nationale... » Selon lui, « les dissensions religieuses ne pouvaient que préparer la ruine de l'Etat »⁵.

Des représentants éminents de l'élite intellectuelle vaudoise protestèrent alors avec Vinet, au nom de la liberté de conscience, contre les brimades, voire les persécutions auxquelles devait inévitablement donner lieu l'application de cette loi. Vinet ira même plus loin. Il prendra nettement position contre le principe même d'une religion protégée par l'Etat. Il écrit dans le *Nouvel-liste vaudois* de tendance libérale, que dirigeait le professeur et historien Charles Monnard. Une polémique de grande classe s'engage alors. Muret défend lui-même son point de vue dans la *Gazette de Lausanne*. Des mesures sont prises par le gouvernement et contre Monnard et contre Vinet : le premier est suspendu pour quelque temps de ses cours à l'Académie de Lausanne ; Vinet est rayé pour deux ans de la liste du clergé vaudois, mesures administratives qui n'eurent d'autre résultat que de grandir dans le canton la position de l'un et de l'autre.

Nouveau conflit quelques années plus tard, alors qu'il était établi à Lausanne, avec le radical Druet qui était aussi un homme d'Etat de grande valeur et qui, tout comme son prédécesseur, entendait avoir l'Eglise sous le contrôle du gouvernement. La promulgation de la loi ecclésiastique de 1839 fait que Vinet se raidit de plus en plus contre cette tendance à politiser l'Eglise. Il ne combat plus seulement pour la liberté des cultes, mais il va plus loin. En une série d'écrits qui furent lus bien au-delà de nos frontières, il défend avec vigueur la thèse de l'indépendance absolue de la société religieuse qui doit se gouverner elle-même et n'a pas à se prêter à l'ingérence de la société civile, c'est-à-dire du régime au pouvoir. Il plaide la cause de la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat.

Je ne voudrais pas ici risquer de déformer la pensée ou les intentions de Vinet, ni lui faire adopter une attitude trop catégorique. Il était fort nuancé. Il n'arrivera à l'idée de séparation

⁵ Eug. Rambert, *Alexandre Vinet, histoire de sa vie et de ses ouvrages*, Lausanne, 1875, p. 173.

qu'après des tentatives infructueuses pour trouver un terrain d'entente. Il citera volontiers l'Angleterre en exemple, où il y avait une Eglise protégée, mais où la liberté était garantie aux dissidents. Toutes ces difficultés allaient finalement aboutir à la création de l'Eglise libre vaudoise, dont Vinet peut être considéré comme le père spirituel.

Deux mots encore. Sans doute, Vinet n'a pas caché sa sympathie pour le mouvement du *Réveil*, en ce qu'il avait de meilleur, mais on aurait tort de le ranger hâtivement dans la catégorie de ceux que l'on a appelés alors, avec une pointe péjorative, les « mômiers ». Le mot fait son apparition à Genève en 1818. L'étroitesse d'esprit de certaines sectes n'avait nullement son approbation. Philippe Godet a sur lui un mot très juste : « ... la persécution étant déchaînée contre le *Réveil* et les *conventicules*, il [Vinet] épousa cette cause, il en devint l'avocat, moins par sympathie pour elle que par amour pour la liberté »⁶.

Nous ne voulons pas insister sur ces pénibles démêlés qui ont agité à cette époque le protestantisme vaudois⁷. On a écrit de gros livres sur ce sujet. Il suffira de marquer ce côté de l'action de Vinet, qui nous le montre tout à fait dans la lignée de ceux qui, au cours de l'histoire, et l'on pourrait remonter jusqu'à saint Ambroise de Milan, ont tenu tête au pouvoir établi et défendu un grand principe : que la religion, les affaires de l'âme et de la conscience doivent échapper à l'ingérence ou à la protection intéressée de César.

Lors de ses deux séjours en Valais, Vinet a eu l'occasion de rencontrer de nos ecclésiastiques. Ceux-ci se sont plutôt cantonnés dans une réserve prudente. On a d'autres exemples où les relations furent des plus cordiales.

Ainsi en 1838, Vinet s'en retournait à Bâle à la fin de sa cure à Lavey et il fit le voyage de Lausanne à Neuchâtel avec le curé de cette ville. Il s'agit de M. Joseph Aebischer (1786-1852), qui fut le premier curé de cette paroisse depuis la Réforme. C'était un prêtre fort instruit, qui avait passé par la Trappe, puis avait professé à la Valsainte. Une estime réciproque se dégage de ce tête-à-tête d'une demi-journée de diligence, et Vinet nous apprend que le curé lui fit voir son bréviaire et lui expliqua les offices. On pourrait aussi mentionner une importante correspondance échangée avec un autre prêtre, où la discussion est si digne et si sérieuse. Cet interlocuteur était l'abbé de Baudry, un vieillard vénérable et des mieux intentionnés, qui a même nourri l'espoir

⁶ Philippe Godet, *op. cit.*, p. 496.

⁷ En 1845 se produisit un changement de régime qui amena Druey au pouvoir. Son intention de subordonner l'Eglise à l'Etat causa la démission collective de la grande majorité du clergé vaudois.

d'amener Vinet au catholicisme⁸. Mais le dialogue était sans issue.

Nous connaissons maintenant mieux, encore que fort imparfaitement, Alexandre Vinet. Nous allons l'accompagner dans ses voyages en Valais. Quand ? Pourquoi y est-il venu ?

II

Le premier séjour à Loèche-les-Bains (1826)

C'est à vingt-neuf ans qu'il fit son premier séjour en Valais, à Loèche-les-Bains. Il y venait chercher la santé. Gravement compromise par un labeur énorme et par le manque de tout exercice physique, la santé de Vinet a donné depuis très tôt de grandes inquiétudes à son entourage. Elle fut pour lui une cause de souffrances presque continuelles. Il fut aussi durement frappé dans sa famille.

Il avait épousé en 1819 sa cousine, Sophie De la Rottaz de Veytaux, une femme d'une intelligence et d'une culture remarquables. Il en eut deux enfants. L'aînée, Stéphanie ou Nini, dont il est question dans les lettres qu'il écrit de Loèche, devait mourir de la poitrine à dix-huit ans. Un fils d'un an plus jeune, Auguste ou Bobby, qui devait aussi faire une cure à notre station, fut atteint à l'âge de cinq ans d'une grave surdité qui se compliqua d'autres infirmités. Il survécut à son père et fit carrière dans l'imprimerie.

En plus d'une santé déficiente, Vinet est victime en 1820 d'un banal accident qui eut les plus graves conséquences. Il fit une chute dans sa chambre, se contusionna le ventre et cette contusion non soignée à temps dégénéra en des complications internes qui devaient l'emporter vingt-sept ans plus tard.

Il avait tenté auparavant diverses cures, à Baden, à Sète dans le Midi où il s'était rendu avec sa femme en 1825. Au début des vacances de 1826, il consulte un médecin réputé de Genève, le Dr Théodore Maunoir, l'un des fondateurs de la Croix-Rouge, qui lui conseille les bains de Loèche.

Une lettre du 13 juin au pasteur Louis Leresche nous confirme son intention de suivre le conseil de Maunoir. Sa femme ne pouvant l'accompagner, il aura cependant quelqu'un avec lui, son beau-père De la Rottaz qui se trouvait être aussi son oncle. Dans ses lettres de Loèche, il lui donnera l'un ou l'autre de ces titres, suivant le destinataire. M. De la Rottaz était dans la septantaine

⁸ Rambert, *op. cit.*, p. 419.

et il connaissait déjà la station pour y avoir fait une cure deux ans auparavant.

Ils s'entendent à Veytaux avec un voiturin et ils quittent cette localité en voiture privée le 30 juin au matin. Ils s'en viennent dîner à l'auberge de l'Union à Bex, qui était alors tenue par notre compatriote François Dürr, de St-Maurice. Nous savons que le temps était beau et chaud durant ce voyage et que les deux voyageurs n'eurent pas à se plaindre des prix dans ce joli hôtel. Dürr devait avoir ses braconniers attirés, car il servait du chamois à tout venant et toute l'année. Il en avait servi à Chateaubriand lors de l'un de ses passages par la vallée du Rhône. L'illustre vicomte apprécia le plat et Madame de Chateaubriand en dit grand bien, au point que longtemps plus tard, lors d'un séjour à Lausanne, précisément en cette année 1826, « elle ne rêve que d'aller à Bex, toujours pour manger du chamois... » nous apprend Chateaubriand dans une lettre de l'époque.

Pour Vinet, ce menu n'a rien de transcendant. Il dira simplement ceci de l'auberge, qu'il y fit « deux connaissances : celle de Monsieur le conseiller [sans doute du lieu] et celle de la viande de chamois ; la première vaut beaucoup mieux que la seconde ; ce que je ne dirais pas peut-être de tous les conseillers... »⁹.

On repart. A l'entrée du pont de St-Maurice, un bâtiment administratif, qui a disparu lors de la construction du pont en béton armé, présentait aux voyageurs une façade avenante, supportée par une petite colonnade bien classique. C'était le poste de police. « Nous avons quitté le pays de Vaud à St-Maurice, écrit Vinet, sur un beau pont, sous lequel mugissait solennellement le Rhône grossi par la fonte des neiges. Le lieu est imposant ; on l'a enjolivé, de notre côté, d'un monument grec de la plus élégante architecture ; demandez à ce gendarme qui en sort, à quelle divinité est élevé ce temple ; il vous dira : c'est ma caserne ».

Nous n'avons rien sur St-Maurice, pas même la mention du fonctionnaire qui percevait le droit de péage à l'entrée du Valais, lequel devait amuser Töpffer quelques années plus tard, petit bonhomme précis et méticuleux, préposé à cet office depuis les temps des temps, et qui avait fait payer la légion thébaine...

Les deux voyageurs passent la nuit à la Grand-Maison à Martigny, bonne auberge non encore lancée par Alexandre Dumas. On n'a que peu d'impressions. La ville porte encore les traces de

⁹ Sauf indication contraire, tous les textes cités sont tirés du tome I des *Lettres...* de Vinet, recueillies et annotées par M. Pierre Bovet. Comme elles figurent dans l'ordre chronologique, il est facile de s'y reporter, aux dates indiquées, année 1826. Ceci pour ne pas charger cette étude de notes inutiles. Les autres sources sont chaque fois mentionnées. La première lettre écrite de Loèche est du 2 juillet.

la catastrophe de 1818. A la cascade de Pissevache, Vinet s'était attendu à trouver, à en croire les récits des voyageurs, force crétins et mendiants, de même que par les routes, « ... mais nous en avons fort peu vus », note-t-il. Pour le surplus, la masse d'eau produit un fort bel effet. Elle était « abondante et tombait toute en écume moelleuse et de la blancheur la plus pure... Le bruit est menaçant et grave, et les redoublements qu'il éprouve, je ne sais pour quelle cause, lui donnent une sorte d'accent et d'éloquence ; je n'avais jamais rien vu de plus beau, j'étais ravi... »

Ils repartent le premier juillet au matin. « En approchant de Sion, dit-il, un échafaud placé au bord de la route frappe mes yeux ; je les détourne ; et ils tombent sur une croix, placée à l'autre bord de la route, de telle manière que l'œil du condamné la rencontre nécessairement ; ce monument de la miséricorde divine, vis-à-vis de celui de la justice humaine, m'a vivement ému... »

C'est fort précis. Il s'agit de la colline dite des Potences, à droite de la route, à l'entrée de Sion. On y voit encore les vestiges de soubassements qui soutenaient le gibet. Un peu plus loin, à gauche, se trouvait une croix qui a fait place à des constructions.

« Sion, dit-il encore, est la capitale du Valais ; si je ne juge pas mal des choses, la civilisation et l'industrie pourront bien y pénétrer dans un siècle... C'était jour de marché... ; tous les hommes avaient la barbe mal faite... mais ce qui m'y plaît, c'est de voir les baronnes avec le costume du pays et la toque valaisanne ; ce peuple, en général, paraît avoir de la bonhomie. Dans une imprimerie, ou plutôt dans l'imprimerie où j'ai acheté un livre, le prote m'a fait remarquer un article d'une loi qu'il imprimait ; il y est ordonné aux pionniers (c'est-à-dire cantonniers de la route) d'être honnêtes pour les voyageurs, de leur donner tous les renseignements et de leur rendre tous les services dont ils pourraient avoir besoin. Voilà un bon petit gouvernement ; ce caractère cordial compense bien un peu de rusticité ; au reste, nous ne faisons pas contraste avec la simplicité de ce bon peuple ; notre vieille et lourde carriole, notre cheval difforme et notre cocher boiteux ne faisaient pas beaucoup meilleure figure... »

Notre ami Léon Imhoff, qui connaît si bien sa ville, nous dirait qu'il n'y avait qu'une seule imprimerie à l'époque, qui était celle d'Antoine Advocat, deuxième du nom, dont l'officine se trouvait à la rue de la Majorie. C'était aussi le seul libraire. Et ceci prouve que Vinet a visité la vieille ville. Quant au texte que le prote venait de composer, c'est le *Règlement* pour le service des cantonniers de la grande route de la plaine, arrêté en Conseil d'Etat à Sion le 22 juin 1826, et l'on peut lire ces sages et prévenantes recommandations à l'article 24.

A Sion, nos deux voyageurs se sont nécessairement arrêtés pour dîner au Lion d'Or, que tenait Madame Muston, une coreli-

gionnaire au surplus. Töpffer et d'autres lui ont fait une excellente réputation d'hôtelière à l'aube de notre hôtellerie. Nous n'avons rien sur cette halte au Lion d'Or, ni sur le trajet de Sion à la Souste où nous savons que les deux voyageurs arrivèrent encore assez tôt pour atteindre Loèche-les-Bains le même soir, avant la nuit.

Il n'y avait pas de routes carrossables pour monter aux bains. Les routes actuelles, tant celle partant de Sierre par Varone que celle partant de la Souste, ne furent achevées que vers 1845-1846. Ils quittent donc le voiturin pour se munir de deux mulets et d'un cheval que leur fournit l'aubergiste de la Souste. On franchissait alors le Rhône sur un pont couvert, en bois. Voici la suite du récit : « J'ai monté l'un de ces animaux équivoques, et mon oncle, un cheval qui semble s'en tenir aux preuves qu'il peut avoir données autrefois de sa fougue et de sa légèreté ; un autre mulet s'est chargé de notre bagage, et nous nous sommes mis en route à travers les montagnes. Le chemin est affreux par sa rapidité ; de temps en temps il fait corniche au-dessus d'un précipice ; et cependant il y a des villages considérables dans ce pays perdu... » Il fait la causette avec son muletier qui avait avec lui un enfant de dix ans à peine, d'une intelligente figure. Le muletier lui apprend qu'il en fera un prêtre et Vinet s'étonne qu'une telle détermination puisse être prise à cet âge.

* * *

Loèche-les-Bains, nous apprend Vinet, est un village bâti en bois, à l'exception de deux maisons en pierre. Le détail est exact. Il n'y avait comme maisons en pierre, que l'hôtel de la Maison Blanche, propriété de la famille In Albon, où descendait la clientèle riche. Puis l'établissement de bains avec son complexe de logements connu sous le nom de Bain Neuf, ou Bain des Gentilshommes, ou Bain Werra. Toutes les autres pensions étaient en bois. L'essor hôtelier, c'est-à-dire la construction des hôtels comme l'hôtel des Alpes, l'hôtel de France, l'hôtel Bellevue, date de l'ouverture des deux voies d'accès carrossables et est postérieur à 1845.

Vinet et son beau-père descendirent à la pension Brunner. C'était un établissement déjà ancien et la famille Brunner, en 1826 précisément, envisageait de le reconstruire, ce qui fut fait peu de temps après.

Cette première auberge Brunner, qui semble avoir été à l'origine assez précaire, a une histoire. C'est là que descendirent en 1779 Goethe et le duc de Weimar. Ils y passèrent la nuit du 9 au 10 novembre et leur sommeil fut troublé, nous dit Goethe, « par une grande armée d'insectes sauteurs ». Il nous apprend aussi que l'hôtesse, madame Brunner, « était accouchée d'hier, et son

mari, avec le concours d'une vieille mère et de sa servante, fait très bien les honneurs de la maison ».

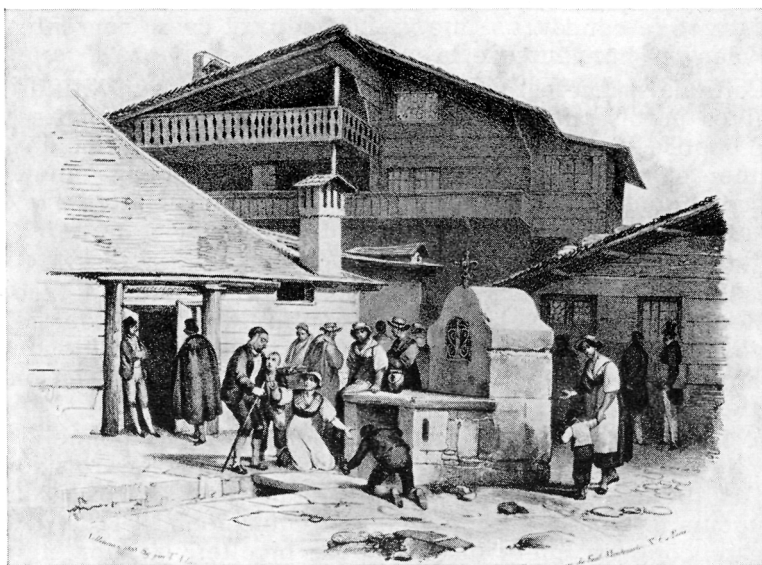
Cette naissance est un détail précis que l'on peut vérifier. Les archives paroissiales portent en effet que le 8 novembre 1779 a été baptisé Joseph-Ignace-Laurent Brunner, fils légitime de Jean Brunner et de Maria Lehner, tous deux de bonne réputation (hh. cc. = *honestorum conjugum*). En foi de quoi a attesté le curé de la paroisse, Joseph-Ignace Arnold.

Ceci ne manque pas d'intérêt et prouve la grande exactitude de la lettre que Goethe écrivit de Loèche-les-Bains à Madame de Stein, à Weimar. Si l'on pouvait en dire autant de tout ce que les voyageurs ont brodé sur le Valais, y compris la jolie monture du bifteck d'ours d'Alexandre Dumas, à la Grand-Maison de Martigny !

A l'auberge, la première impression n'est pas bonne. Vinet était de haute taille, et il commence par se heurter trois fois la tête au linteau des portes, celles-ci étant trop basses. D'autres voyageurs de l'époque s'en plaignent également. A table d'hôte, il ne rencontrera guère que des gens incultes, la clientèle chic logeant surtout à la Maison Blanche. Il s'en afflige dans une lettre à sa femme du 2 juillet : « ... je ne saurais avec qui, ni pourquoi, ni comment lier conversation... »¹⁰. La lettre du jour suivant, car il écrit presque chaque jour à sa femme, nous le montre regrettant ces propos : « J'ai réfléchi au déplaisir que j'ai éprouvé ; une partie tient à la vanité ; je me sens humilié de vivre avec des gens de bas étage, comme s'il y en avait pour le chrétien... Mais sûrement je ne me plairais pas beaucoup mieux, moi petit, dans la Maison Blanche avec le duc de Rivière, la duchesse de Narbonne, le comte de Pourtalès, etc. La hauteur me repousse bien davantage. Nous avons voulu nous promener ; mais à moins de grimper bien fort, il faut s'en tenir à peu près aux ruelles du village et à la place... Les prairies sont charmantes ; je n'en avais encore point vu d'aussi gracieusement émaillées... et toutes ces fleurs alpines dont plusieurs me sont nouvelles... »

Le peu d'intérêt de la société à table d'hôte fera que Vinet et son beau-père se feront servir les repas en chambre ; il ne leur en coûtera qu'un batz de plus par jour. Joseph-Ignace-Laurent dirigeait la maison avec deux frères et une sœur qui l'exploitaient en commun. C'était de braves gens. L'affaire marchait bien et la famille Brunner avait justement en chantier en 1826 la construction d'un grand établissement en bois. C'est l'hôtel de l'Union qui existe toujours et a été habillé, dans la suite, d'un revêtement en pierre, par crainte du feu, ce qui éloignait les clients. En dépit de la précarité de l'ancienne auberge, des « cuillers de plomb »

¹⁰ Rambert, *op. cit.*, p. 145. Il dira encore le 3 juillet : « Nous avons déjeuné au bain comme tout le monde ; je me suis amusé à lire ; car je ne saurais causer, et je suis bien aise de ne pas entendre... »



Loèche-les-Bains. La source Saint-Laurent.

(Lithographie par V. Adam, 1828. Sion, Musée de la Majorie)

et l'abondance des « beignets aux raves »¹¹, qui revenaient un peu souvent, Vinet n'aura que des éloges pour la famille Brunner, « les meilleurs gens du monde et les plus complaisants ».

Le lendemain de leur arrivée, soit le deux juillet, Vinet et son beau-père commencent la cure. La manière d'administrer les eaux à cette station a beaucoup varié, comme dans toutes les stations thermales. On a le tableau des bains de Baden au XV^e siècle, dû à la plume élégante du Florentin Le Pogge. Nous avons aussi notre historiographe des bains de Loèche au XVI^e siècle, en la personne du pharmacien Gaspard Ambuel de Sion, mieux connu sous le nom de Collinus. Si son latin est un peu lourd, il nous apprend pas mal de choses¹².

Donc, à la fin du XVI^e siècle, on commençait par saigner le malade qui arrivait à Loèche, très abondamment, *secundum tolerantiam virium*, jusqu'à la limite des forces. Puis, pour le remettre de l'opération, on lui imposait quelques jours de repos. La seconde opération consistait à le purger non moins consciencieusement. Les bains n'intervenaient qu'ensuite.

Cette thérapeutique, est-il besoin de le dire, était depuis longtemps abandonnée et, en 1826, on se baignait à peu près

¹¹ Rambert, *ibidem*.

¹² Dans son *De Thermis et fontibus medicatis Vallesianorum liber*, recueilli par Simler, 1574 (Description du Valais).



Loèche-les-Bains. Hôtel Brunner, reconstruit
peu après le séjour de Vinet, en 1826.

(Dessin de R. Ritz. Sion, Musée de la Majorie)

comme maintenant, à cela près que la durée des bains était beaucoup plus longue, de cinq à six heures, même plus, par jour. Les installations laissaient aussi fortement à désirer. Vinet s'en plaint à plusieurs reprises dans ses lettres. Les médecins des bains, Emmanuel Gay en particulier que Vinet consulta, soulignent aussi dans leurs rapports la nécessité de les moderniser.

La clientèle étrangère avait deux piscines à sa disposition. L'une, dite Bain Vieux ou Bain des Messieurs, était située à l'emplacement de la piscine de St-Laurent, actuellement désaffectée, c'est-à-dire à deux pas de la source du même nom. C'est là que Vinet fit sa cure. En 1826, cette piscine consistait en une sorte de hangar de forme carrée dont la partie supérieure était en bois, autrement dit une charpente supportant un toit, reposant sur des murs et livrant passage à des courants d'air fort désagréables. L'intérieur était divisé en quatre parties formant quatre piscines, également en bois, pouvant contenir chacune de 25 à 30 baigneurs. Les parois de ces vastes cuves n'étaient pas bien hautes. Les baigneurs pouvaient s'interpeller de l'une à l'autre, et tout autour courait une galerie sur laquelle prenaient place les parents, amis et connaissances. La même disposition se voyait au Bain Neuf ou Bain des Gentilshommes, situé à environ soixante mètres plus loin et où l'eau était amenée par une canalisation souterraine en bois. La seule différence résidait dans le fait que le bâtiment pré-

sentait mieux, et que les carrés du Bain Neuf étaient un peu plus grands.

Dans ces carrés, où les conversations allaient bon train, se baignaient ensemble hommes, femmes et enfants, de toutes conditions, chacun revêtu d'une ample chemise de laine ou de flanelle qui allait du cou aux pieds. Il y avait encore d'autres piscines, comme le bain dit des Pauvres, destiné à la classe indigente, laquelle était hébergée à l'hospice. Autrefois, on l'appelait aussi Bain des Lépreux ou Source des Lépreux. On continuait d'y envoyer certains malades auxquels l'accès des piscines de la clientèle payante semble avoir été interdit de par la nature plutôt répugnante du mal, les dartreux, par exemple, fort nombreux autrefois. Les eaux de Loèche étaient réputées pour ce genre d'affections.

* * *

Voici les sortes de gens que l'on pouvait rencontrer dans un de ces carrés du Bain des Messieurs, celui qu'occupait Vinet. Dans une longue lettre à sa femme du 6 juillet, nous avons les précisions suivantes. On y trouvait « ... quatre Italiens ne sachant pas deux mots de français ; ils sont ensemble sur un des côtés du carré ; à côté d'eux, au coin, un prêtre valaisan assez jeune, fort malade de rhumatisme ; puis, sur le côté qui fait angle à celui-là, un Bernois, aubergiste, une charmante jeune Bernoise de Frutigen..., l'air le plus intéressant, les meilleures manières, la voix douce, et, à ce qu'il nous a paru, des sentiments religieux ; à côté d'elle, une vieille Bernoise, qui a l'air fort respectable ; ce sont des personnes aisées, ce semble ; dans le coin, une autre jeune Bernoise ; puis sur le troisième côté, mon oncle, qui lie conversation avec tout le monde, et est fort bien venu de tous ; moi, qui ne dis mot ; deux grasses Valaisannes, l'une originaire de Bex, puis la fille de l'autre, puis un Anglais, dont personne n'entend la langue, et qui n'entend la langue de personne, puis deux petits Bernois, dont l'un de dix ans appartient à l'aubergiste dont j'ai parlé, qui parcourt sans cesse le bassin comme un triton, faisant avec ses mains le jeu d'une seringue [ce jeu consistait à gicler de l'eau en serrant les deux mains. Le règlement interdisait de gicler à la figure des baigneurs, sous peine d'amende], et rendant à tout le monde toutes sortes de petits services. Voilà, non pas tous, mais les principaux habitués de notre carré... »

Le carré se complète dans la suite de deux capucins de Sion, dont l'un, le père Eugène Heiss, maître des novices. Vinet dit de lui qu'il a une fort belle figure, beaucoup d'aisance dans les manières et du bon ton. Ils conversèrent fort aimablement ensemble. Cependant, quelques jours plus tard, il les rencontra de nouveau au cours d'une promenade. Ils étaient avec trois jésuites. Vinet s'approcha et échangea quelques mots avec eux. On lui

battit froid. « ... Ces gens, écrit-il, sont d'une circonspection extrême... ils savent que je suis ministre, ils se tiennent bien boutonnés..., d'ailleurs fort honnêtes... »¹³.

Dans la piscine même, les castes se groupaient et l'un des carrés recevait de préférence des clients huppés. Vinet décrit avec humour ce carré « occupé par le petit nombre des élus, je veux dire par la noblesse, qui se l'est assigné, et où peut entrer quiconque s'imagine être une personne comme il faut. Je l'ai distingué à la voix perçante d'une femme qui s'y trouvait ; tout au moins une comtesse, je suppose... » La voix glapissante fit qu'il retourna promptement à son carré bourgeois. Cependant, une autre fois, il fut très bien reçu dans le carré privilégié. Un ancien landamman de Lausanne, M. Clavel, l'avait reconnu et invité à prendre place avec lui.

Il y avait environ 150 baigneurs étrangers à Loèche. Chaque jour est marqué par l'arrivée et le départ de vraies caravanes de mulets : « Chaque jour un nouveau venu apparaît, et chaque jour aussi on fait des pertes ; c'est une image de la vie, avec cette différence qu'on quitte les bains quand la cure est finie et la vie quand on ne voudrait pas ». Les Français étaient les plus nombreux. « Il y a ici force Parisiens ; ils ont l'air terriblement exotiques sur ces montagnes. »

« C'est une chose curieuse, écrit-il dès le 4 juillet à sa femme, que de se trouver au milieu d'une foule d'hommes de tous les âges et de toutes les espèces, et de ne se faire parmi eux aucune connaissance ; les rangs sont ici déterminés par la maison que l'on habite ; et la nôtre nous relègue bien bas. Cependant le temps passe ; s'habiller et se déshabiller douze fois consomme quelques quarts d'heure ; le bain, quelques heures bien ennuyeuses à la vérité ; et puis je travaille ; je me félicite d'avoir quelque chose à faire... »

La clientèle protestante y a été de tout temps importante. Vinet y rencontrera le pasteur de Frutigen qui, l'année précédente, avait prêché dans le grand salon de la Maison Blanche. A ces sermons se mêlaient inévitablement quelques catholiques, mais la police veillait. Nous apprenons que ces auditeurs furent priés de quitter la salle¹⁴. Une autre fois, il rencontrera sur le chemin de son auberge « six jeunes gens affublés de blouses grises et le visage fumant de sueur, qui me saluent par mon nom... » C'était tous des étudiants en théologie, qu'il avait eus comme élèves au *Paedagogium* de Bâle.

La cure dura un bon mois. Certains jours, Vinet se sent assez mal, au point de ne pouvoir travailler. D'autres jours, cela va beaucoup mieux. Il nous apparaît alors gai et de bonne humeur

¹³ Rambert, *op. cit.*, p. 151.

¹⁴ Lettre du 6 juillet.

et ses lettres prennent un ton badin, avec une teinte d'humour bien marquée. Mais les journées de six heures de bain sont harassantes. Il lui arrive de devoir commencer la cure à quatre heures du matin. Quand il peut, il lit assidûment la Bible et Pascal. Mais il doit se reposer des fatigues du bain.

Le médecin-chef des bains était alors le D^r Emmanuel Gay (1773-1842), qui fut conseiller d'Etat quelques années auparavant. C'était un habile praticien ; il avait des états de service comme médecin militaire à l'étranger. Il exerça aussi diverses magistratures valaisannes et était connu comme numismate et historien. Vinet le consulta alors qu'il avait ce que l'on appelait la poussée. C'était une éruption cutanée qui se produisait après une semaine ou deux de cure, et qui était due, semble-t-il, au séjour très prolongé des malades dans l'eau. Cette thérapeutique est abandonnée maintenant et la fameuse poussée ne se constate plus du tout. On y attachait autrefois une importance très grande et il ne fallait en aucun cas la contrarier en interrompant les bains, car elle disparaissait d'elle-même au bout de quelques jours. La poussée était du reste un signe de la réussite de la cure, bien que les patients en fussent parfois fort incommodés. Voici un fragment de lettre : « ... Il y a ici une foule de baigneurs, le plus grand nombre Français et Parisiens. Les médecins français regardent ces eaux comme meilleures qu'aucune de celles de leur pays. Je les crois, en effet, admirables, sans en avoir encore des preuves personnelles ; elles m'éprouvent et me fatiguent les nerfs. Cependant, le médecin des bains, qui me paraît habile et judicieux, et qui a pris une connaissance exacte de mon cas, m'encourage ; d'ailleurs, j'ai la poussée ; il ne s'agit pas d'interrompre les bains en ce moment... » ¹⁵

Il dira encore ailleurs, car Vinet était alors inquiet sur sa santé et craignait une complication, que le D^r Gay, non seulement l'avait examiné attentivement, « mais réfléchi sur mon cas et non d'une manière superficielle » et avait pu lui donner, quelques jours plus tard, des assurances qui l'avaient réconforté.

Et voici un jugement général sur cette clientèle cosmopolite : « C'est un contraste frappant que le rapport des deux populations qui se pressent dans ce village de Loèche. Ici, des échantillons du monde entier, tous les degrés de la civilisation rassemblés en un point ; le faste, le bruit, les prétentions du grand monde ; la licence des petites gens se donnant carrière dans ce coin de terre étranger ; le pauvre égaré au milieu de cette foule et y portant un air d'embarras et d'angoisse ; et là tout près, bout à bout, un peuple pastoral qui ne semble pas s'apercevoir de cette affluence et de ce mouvement, se transmettant de génération en génération les mêmes mœurs, le même langage, demeurant aussi rustique que

¹⁵ *Lettres...*, éd. Secrétan-Rambert, t. I, pp. 106-107.

si nulle colonie n'eût pénétré dans ces gorges et ces rochers, et ne gardant rien du séjour des étrangers qu'un peu de leur argent. Tout le monde vient ici pour des maladies graves, et si vous entrez dans l'enceinte des bains, vrai réceptacle des misères humaines, vous êtes étourdi par les rires fous, les chants bruyants... On se distrait de ses maux comme de ses remords, et ne pouvant être serein, on se fait gai... » ¹⁶

Il faut dire, à la décharge de toutes les stations thermales, que les jeux et les amusements sont dans l'ordre des choses. De tout temps, il a été recommandé aux malades d'avoir bon moral. Se tenir en joie et en gaieté faisait partie de la cure et un vieil auteur disait déjà que les distractions devaient être de règle en ces lieux : *In ipsis thermis hilarem esse convenit* ¹⁷.

Lui-même ne se distraira-t-il pas ? Une seule fois il pourra écrire à sa femme : « Nous sommes très gais ce matin ». Et il ajoutera aussitôt : « Mais je suis peu content de moi. Quelques contrariétés dans le bain m'ont donné une mauvaise humeur que je ne suis pas même sûr d'avoir dissimulée. Il est triste de se lever pour pêcher... » ¹⁸ Excès de scrupule. Il a aussi parfois de réels ennuis. Il écrira le 14 juillet : « Je suis moins bien aujourd'hui, à la suite d'un bain trop chaud, dont tout le monde se plaint. J'achèterai un thermomètre, pour ne me baigner qu'à la température qui me convient... »

* * *

Son plaisir, sa distraction, c'est de tenir le journal de sa cure, sous forme de lettres à sa femme. Il lui écrit même des vers, « quelques pauvres vers, que j'ai faits l'autre jour et qui ne signifient presque rien... » La modestie de Vinet est extrême. Nous le verrons encore. Il sacrifie parfois à l'humour. Il lui écrit, *cum grano salis*, le 21 juillet : « ... C'est un divertissement [la douche] dont je ne t'engage pas à te passer la fantaisie sans nécessité, surtout à Loèche. Cela consiste à recevoir d'une dizaine de pieds de haut, sur la partie malade, un jet d'eau chaude et souvent brûlante, et dans la position la plus incommode, accroupi, couché ou penché, suivant le cas, dans un petit réduit sombre. Mon médecin me dit que la douche fait précisément l'effet du soleil sur le beurre ; et cette élégante comparaison m'encourage. Quand je serai tout fondu, je n'aurai pas de peine à m'en aller d'ici ; je coulerai bien vite avec le torrent de la Dala jusqu'au Rhône, et de là au Léman. Là, j'espère que les eaux courantes m'auront

¹⁶ Rambert, *op. cit.*, pp. 149-150.

¹⁷ Cité par le Dr Grillet, *Les Sources thermales de Loèche*, Sion, 1845, p. 148.

¹⁸ Rambert, *op. cit.*, p. 150.

coagulé pour que je puisse, sous ma forme naturelle, aller t'embrasser à Nyon... » ¹⁹

Il s'efforce cependant de travailler, « mais peu, dira-t-il ; on ne doit pas travailler ; on ne le peut même pas, étant toute la journée dans l'eau ou sur son lit... » Peu après son arrivée, il écrit un petit traité qui s'intitule : *Promenade près de Louèche* et qui figure dans ses œuvres. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce n'est pas du tout une description des alentours de la station. C'est une méditation, ou mieux un dialogue où est mis en évidence le mal qu'il y a à prendre sans cesse le nom de Dieu en vain. L'idée lui en était venue au bain même, à force d'entendre « ce nom saint » attesté à tout propos et hors de propos et des jurements dans toutes les langues.

Quelques jours plus tard, à l'occasion d'une promenade au pied de la Gemmi, il lut ce dialogue à quelques baigneuses valaisannes, dans les lieux mêmes où se déroule la scène dialoguée. L'effet en fut excellent. Nos Valaisannes charmées auraient, écrit Vinet, « demandé à mon oncle si je ne voudrais pas leur faire quelques lectures d'édification le dimanche. Observe que ce sont des catholiques... » ²⁰

Le 22 juillet, il reçoit de Paris un manuscrit de lui qui était attendu depuis quelque temps. Il s'agit de son *Mémoire sur la liberté des cultes*, de près de deux cents pages, composé en 1825. C'était à l'origine un écrit de circonstance, complété dans la suite. Il était né des événements qui ont marqué alors la vie religieuse vaudoise, mais avec des aperçus d'une portée plus générale. Il y plaide, au nom de principes supérieurs, la cause de la liberté religieuse, entravée dans son canton par les sentiments hostiles de l'Etat et du peuple à l'égard des sectes.

Justement, au début de 1826, la *Société de la Morale chrétienne* à Paris avait ouvert un concours doté d'un prix de 2 000 francs pour une étude sur cette question très actuelle de la liberté de conscience. Le jury comprenait des représentants éminents des deux confessions — les catholiques se rattachant plutôt à l'école du catholicisme libéral —, parmi lesquels on peut citer Guizot, de Barante, de Broglie, de Rémusat, de Kératry, Philippe-Albert Stapfer, etc. Il y eut vingt-neuf concurrents. Sur rapport de Guizot, le prix est attribué au jeune Vinet.

La décision est de mars, mais Vinet ne reçut son manuscrit qu'à la fin de sa cure à Loèche. Nous avons quelques billets à ce sujet. Il écrit à sa femme dès les premiers jours : « Je travaille à la liberté des cultes, mais la privation de ma copie me gêne beaucoup... Je me félicite d'avoir quelque chose à faire ; cela me soustrait... » à la tristesse qu'il éprouve d'être loin des siens.

¹⁹ *Lettres*, éd. Secrétan-Rambert, t. I, p. 108.

²⁰ Lettre du 9 juillet.



Loèche-les-Bains. La piscine du Bain Neuf.
(Taille-douce par R. Dikenmann. Sion, Musée de la Majorie)

Ailleurs, il dira : « Mon ouvrage est bien loin d'être imprimé... le manuscrit est en route... depuis dix semaines... j'ai fait sur le brouillon des corrections importantes... mais mon brouillon est fort différent de ma copie... » Ou encore : « J'ai fait une courte préface pour mon mémoire ; c'est assez de travail pour aujourd'hui... »

Enfin, le 22 juillet, il peut écrire à sa femme : « Mon manuscrit est arrivé avec des observations de M. de Barante, singulièrement bien rédigées et fort honnêtes... »

Il s'était passé ceci : le jury avait chargé M. de Barante de relire le manuscrit et de proposer à Vinet quelques modifications de texte consistant surtout à atténuer certaines expressions dont il s'était servi pour juger le catholicisme. Stapfer lui écrit également que leur choix à tous était fixé en faveur de « ce travail à la fois si chrétien et si distingué » et pour le mettre en garde aussi contre sa trop grande modestie.

Vinet se mit au travail à Loèche même, à l'auberge des Brunner. Il dit le 28 juillet à sa femme : « Aujourd'hui le temps est fort beau... j'ai travaillé à mon manuscrit avec grand plaisir... » Dès son retour, vers la fin août, à Bâle, il y mettra la dernière main dans le sens suggéré et l'ouvrage paraîtra à Paris la même année ²¹.

Il ne participe à aucune des distractions qu'offrait la station, se contentant de promenades dans les prairies environnantes. Il visite les sources au-dessus du village. Le coloris des prairies lui semble admirable. Il fait la remarque que le sol est marécageux et que les filets d'eau laissent par endroits des traces rouges sur le sol. Outre les sources bienfaisantes, partout, dans cette région, « ... suinte l'eau minérale... elle s'échappe des pores de la terre et n'indique sa sortie que par de petites bulles d'air. Il y a dans chaque chose une circonstance petite ou grande, qui fait le plus d'impression ; les bulles d'air, seules traces d'une activité intérieure, me montraient la main divine, fournissant sans relâche et sans mesure le remède qu'on vient chercher de si loin, et c'est une solitude presque inaccessible, découverte par des chasseurs, qui recèle ce trésor ! J'en étais ému jusqu'aux larmes... »

* * *

Voici encore quelques fragments de lettres à sa femme qui nous le montrent dans sa vie quotidienne : « J'ai fait, ce matin, après le bain, une jolie promenade ; un charmant sentier qui fait traverser quatre ou cinq ruisseaux m'a conduit dans un bois de mélèzes, où je compte bien aller faire quelques stations. Partout on fauche ; c'est un joli coup d'œil dont ton père ne peut

²¹ *Mémoire en faveur de la liberté des cultes...*, Paris, 1826.

se lasser ; pour moi, je regrette tant d'aimables fleurs converties en foin ; car je te dis que je n'ai jamais vu de prés aussi bien fleuris... »

Dans les prairies au pied de la Gemmi, il lie conversation un jour avec des personnes qui ramassaient des simples, « une petite fleur bleue dont la verdure a l'odeur du basilic et dont on fait, m'a-t-on dit, du vrai thé de Suisse... » Il notera aussi une autre « fleur charmante, dont j'ignore le nom, un lys en miniature... »

La fin du mois fut d'une luminosité parfaite. Il note le 30 juillet : « Voici le plus beau temps ; un ciel sans le moindre nuage, une pureté d'air, une beauté de lumière dont on n'a pas idée. L'air est élastique et semble vous porter. Je me trouve bien, malgré la fatigue de la matinée... » Et deux jours plus tard : « Voici le quatrième jour que le soleil ne rencontre aucun nuage... J'ai voulu jouir de ce beau temps, et j'ai fait ce matin ma promenade favorite dans les prés nouvellement fauchés, où l'on erre en liberté, sans suivre aucun sentier. Je me suis assis sous un roc ombragé par quelques arbrisseaux et j'ai contemplé cette ravissante scène... » Et le léger mouvement des fines herbes lui fait penser que « ... ce vent si doux vient d'Italie. Il doit parler agréablement de la terre natale à cette foule d'Italiens qui sont à Loèche... »²² C'était le 4 août et il prenait son dernier bain ce jour-là.

Les aspects aimables de cette campagne fleurie de Loèche lui inspirent encore cette jolie page : « J'ai fait seul une charmante promenade dans mes prés favoris. Là, couché sur l'herbe, j'ai passé un quart d'heure délicieux. Mon œil s'emparait sans peine de toute la vallée, où le soleil, intercepté ici par les rochers, là par les nuages, répandait quelques teintes chaudes et brillantes au milieu des ombres. Que la nature charme à peu de frais ! La variété des prés fauchés et des herbes encore debout, l'écume blanche de tous ces ruisseaux brillant sur la verdure, deux papillons qui se poursuivent, les longues graminées, rouges comme la bruyère, balancées par le vent, quelques faucheurs dispersés rassemblant leur foin ou chargeant leurs mulets ; tout cela forme un drame en apparence incohérent, mais pourtant plein d'harmonie, où l'âme s'attache tout entière. Que de plaisirs sur nos pas ! que de jouissances pures et faciles ! Mais on les apprécie peu »²³.

Quand le temps se gâte, en revanche, rien de plus triste que ce coin. « Il fait froid partout, même au lit ; on n'a chaud qu'au bain... les nuages remplissent la vallée et nous étouffent sous leur voûte rabaissée... » Le grand monde se réunit alors dans les

²² Rambert, *op. cit.*, p. 154.

²³ *Ibidem*, p. 150.

salons de la Maison Blanche. Ces gens « s'amuse à la française, c'est-à-dire comme de vrais enfants ; on y joue des charades ; on y voit des pairs de France marcher à quatre pattes. »

* * *

Jamais il ne se mêle aux amusements de la station. Il assiste une fois, de loin, à une fête champêtre. Il en est excédé, on le devine. Il y avait tambours, cors ou clairons claironnants ; on tirait des pétards et, les alpenstocks enguirlandés de mouchoirs, on se ruait à un dîner champêtre sur l'herbe. « ... Il faut que tout le monde soit étourdi de leur joie... On entend de moment en moment l'explosion des boîtes à poudre qui marquent sans doute la succession des services et des entremets... » ²⁴

Il reste avant tout pasteur : « Je fais tous les jours avec ton père une prière dont les événements ou les réflexions de la journée me fournissent ordinairement le fond ; nos amis vaudois ont demandé la permission d'y assister... » Ce qui ne l'empêche pas d'écrire avec le sourire : « J'ai prêté la Bible à un vieux paysan vaudois qui occupe la chambre voisine ; je lui ai entendu dévider pendant une heure et demie l'Evangile de saint Jean, chapitres et réflexions. Cela ressemble un peu au chapelet » ²⁵.

Il a parfois des boutades. Ainsi, il apprend le 27 juillet qu'on lui a conféré à Bâle le titre de docteur. Il ne fait part de la nouvelle qu'à sa femme, et la lui annonce en trois mots avec cette réflexion : « ... Ce sera un motif de ne pas manquer les enterrements » ²⁶. Mais M. De la Rottaz est moins discret. Nous lisons dans une lettre à sa femme, du 31 juillet : « Mon oncle m'a joué un assez mauvais tour. Il a parlé à je ne sais qui de mon succès, et cela m'a attiré quelques compliments, dont je me serais bien passé. Je n'aime pas à être en vue, ni à donner aux autres le droit d'attendre plus que je ne puis fournir ; et puis, je ne sais que répondre à ces compliments. Je n'aperçois pas, au reste, qu'ils nourrissent ma vanité. Le limaçon s'étale quand on lui chante : montre-moi tes cornes ; pour moi, cela me fait rentrer dans ma coquille et songer à ma petitesse... » ²⁷

Nous devons nous borner à ne citer que ce qui a trait à son séjour. Ses lettres sont presque quotidiennes ; la plupart sont écrites à sa femme. Il correspond aussi avec quelques pasteurs, comme Louis Leresche. Parmi les lettres à sa femme, il en est de fort longues et fort belles où il aborde des questions de morale ou de théologie. Mais cela déborderait notre sujet.

²⁴ Lettre du 20 juillet.

²⁵ Lettre du 9 juillet.

²⁶ Rambert, *op. cit.*, p. 151.

²⁷ *Ibidem*, p. 153.

Les menus détails abondent parfois. Ici, il rappellera l'anniversaire de la petite Nini, sa fille Stéphanie qui a six ans. Là, il dira que la cuisinière des Brunner, « à force de bonne volonté, est parvenue à faire du chocolat ; il était fort bon ; il est vrai que tu l'as fort bien choisi, ainsi que le sucre... Si tu étais ici nous serions joliment gâtés... Ce serait plus de bonheur qu'on a droit d'en prétendre... », ce qui laisse supposer que ces denrées étaient inconnues à l'auberge. Ailleurs, il assurera que la pension, en général, est fort bonne « et que nos hôtes ont la plus grande attention pour nous ».

« Le village doit être aisé, note-t-il ; mais l'aspect en est misérable ; il n'y a point d'alignement, point de rues ; c'est un chaos de petites baraques noires bordant des boubriers... »

« Deux paires de France sont arrivés aujourd'hui [3 juillet] ; on célèbre leur venue par des détonations d'armes à feu, qui réveillent les pauvres malades qui essayaient de dormir ; pourquoi faut-il que partout où les grands paraissent, des vexations commencent ? Pour moi qui n'ai point encore sommeil, je me plais à entendre le long roulement qui suit l'explosion, et qui, renvoyée de rochers en rochers, se perd dans les profondeurs de la vallée... » ²⁸

Vers la fin du mois, il lui arrive ce qu'il appelle un petit plaisir. Il était dans la chambre avec son beau-père. On frappe à la porte et ils voient entrer la servante des Brunner portant délicatement un paquet et qui demande si ce n'est pas dans cette chambre que demeure un professeur. Sur réponse affirmative, elle tend le cadeau, une bouteille d'excellent vin offert par un client inconnu de la station. Les circonstances n'en sont pas ordinaires. Vinet apprend quelques jours plus tard la provenance du cadeau qui venait « d'un homme qui avait pris de l'intérêt à moi, dit-il, et qui a été fort touché d'une de mes prières d'hier. Il faut remarquer que je ne le connaissais que sous des rapports désavantageux. C'est un homme sur le retour, connu par de vilaines aventures... Je n'ai eu aucune relation avec lui ; je ne lui ai jamais parlé ; je n'ai fait que prier avec lui. Il y a quelque chose de remarquable dans ce témoignage de bienveillance... » ²⁹

III

Un culte à Loèche-les-Bains (1826)

Vers la mi-juillet, Vinet lui-même prend l'initiative de proposer un culte pour ses coreligionnaires, culte qui eut effectivement lieu le dimanche 16, dans le grand salon de la Maison

²⁸ Lettre du 3 juillet.

²⁹ Rambert, *op. cit.*, p. 153.

Blanche. Il y prêcha. Ce sermon, assez court puisqu'il ne comportait que quatre pages et demie de texte, mais soigneusement préparé, fit sur les nombreux auditeurs la plus profonde impression. Rambert assure même que ceux qui l'ont entendu en ont gardé un souvenir ineffaçable³⁰.

Vinet écrira le jour même à sa femme : « ... Je suis mieux aujourd'hui ; j'ai eu une grande satisfaction ; le service divin a eu lieu ; l'assemblée était nombreuse et composée en grande partie de gens de la classe cultivée. Je n'ai jamais prêché avec tant d'émotion, et j'ai vu cette émotion se communiquer à mes auditeurs. Le sujet était bien propre à la produire... Voilà donc une grande bénédiction, il ne s'agirait plus que de la bien recevoir... Qui sait si d'un vase indigne ne peut pas couler une goutte de liqueur pure, et cette goutte amollir un cœur ? Mais oui, le vase est bien indigne... »³¹

Il lui apprendra aussi qu'il y avait un certain nombre de catholiques à ce prêche. Quant au sujet, « attendu et désiré par tous les cœurs », dira-t-il, il était bien de circonstance. Il prêcha sur le thème de la fontaine de Béthseda, la délivrance par les eaux et la grande délivrance opérée par le Christ. Nous savons aussi que le salon de la Maison Blanche servait, en temps ordinaire, de salle de bal. On y dansait assidûment toutes les semaines et il portait encore toute sa décoration de guirlandes profanes.

Une parenthèse, ici, est nécessaire. La clientèle protestante a de tout temps été considérable aux eaux de Loèche. Même dès les origines de la Réforme. D'où, sans doute, de fréquentes causes de frictions. Ce n'est pas pour rien qu'un règlement du XVI^e siècle frappe d'une amende de trois écus les baigneurs qui chantaient des *Lutherische Lieder*, des chansons, ou mieux des cantiques luthériens. La même sanction atteignait au XVI^e siècle ceux qui tenaient des propos indécents...

Cette vieille loi a été remplacée par d'autres, et l'on en avait une toute récente, la *Loi sur la police des bains*, adoptée en diète le 5 décembre 1825. Elle était fort adoucie, mais disait cependant à son article 19 : « Toute discussion en matière de religion est défendue sous peine d'une amende de 10 francs à payer par chacun de ceux qui y auront pris part. » Elle frappait donc aussi bien les catholiques que les protestants. Elle portait aussi diverses autres sanctions tendant à assurer la moralité et le bon ordre dans les piscines. Cette loi était affichée dans les auberges, et dans le salon même de la Maison Blanche. Nous le savons par deux artistes français, un écrivain et un peintre, qui l'ont lue et s'en gaussent un peu en cette même année 1826 : « Tant pour qui parlera de religion, tant pour qui laissera

³⁰ *Ibidem*, p. 148, en note.

³¹ *Ibidem*, pp. 148-149.

voir quelque nudité [la longue chemise des baigneurs devait couvrir le corps du cou aux pieds], tant pour qui éclaboussera son voisin. Ce code pénal aquatique serait mieux placé dans le bain commun que dans le salon [de la Maison Blanche] où l'autorité ne l'a sans doute fait mettre que pour égayer les voyageurs et pour aider à l'effet des eaux par un peu d'hilarité... » ³²

Ici se pose une question. Pourquoi le culte dans le salon de la Maison Blanche ? C'était le seul local possible, car il ne pouvait y avoir, en Valais, à cette époque, une chapelle ou une église pour le culte réformé. Nous vivions sous le régime de la constitution du 12 mai 1815 qui dit à son article premier : « La sainte religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'Etat ; elle seule a un culte public ; la loi veille à ce qu'elle ne soit troublée, ni dans sa doctrine, ni dans son exercice. » ³³

Cet article constitutionnel, repris d'ailleurs textuellement de la constitution du 20 août 1802, est resté en vigueur jusqu'à la fin janvier 1839, où entre en vigueur une nouvelle constitution qui semble bien avoir aggravé les dispositions à l'égard des protestants. Il y est dit en effet que seule la religion de l'Etat, soit la catholique, a un culte en Valais. Il n'y est plus question d'un culte public. L'adjectif a disparu, de sorte qu'on aurait pu évidemment chicaner même pour un culte privé.

Cet article constitutionnel est resté en force jusqu'à la constitution du 10 janvier 1848 qui sanctionne le principe de la liberté des cultes. Ce n'est que depuis lors que les réformés établis en Valais ou y séjournant purent légalement avoir des édifices pour le culte, qui ne vinrent d'ailleurs que plus tard.

La charte de 1815 dit bien un culte public. Mais un culte privé n'était pas interdit pour les protestants et nullement à Loèche. Nous avons encore à ce sujet le témoignage du Doyen Bridel, pasteur à Montreux, qui dans son essai *Statistique du Valais* paru en 1820 assure qu'aux bains de Loèche un pasteur peut faire, *en particulier*, un culte pour les gens de sa communion.

Tout ceci est un peu en dehors de notre sujet, mais puisque nous étudions un des maîtres du protestantisme, il est utile de rappeler les dispositions légales. En réalité, l'époque de 1820 à 1830 semble assez tolérante, lorsqu'il n'y avait pas de prosélytisme trop marqué de la part des réformés. Nous avons vu, l'année précédente, le pasteur Johann Gyger, de Frutigen, prêcher dans ce même salon. La police intervient pour que les catholiques n'assistent pas à ce culte. Pour le prêche de Vinet auquel assistaient également des catholiques, nous ne savons rien d'une semblable intervention. Aucune mesure quelconque n'a été prise,

³² Villeneuve et Engelmann, *Lettres sur la Suisse...*, Paris, 1826, p. 82.

³³ Voir au *Recueil des lois, règlements, arrêtés...*, aux dates indiquées.

sinon, vu l'abondance des documents sur le séjour à Loèche du penseur vaudois, nous en aurions connaissance.

En réalité, c'est pendant la courte période de 1844 à 1848 que la loi se fait sévère. Celle du 28 mai 1845 est très grave. Elle frappe les assemblées illicites, les discours ou ouvrages séditieux, les écrits ou mauvais livres, sans précision ni discrimination aucune. Ceux qui les éditent ou les colportent sont passibles d'une forte amende et de l'emprisonnement pouvant aller jusqu'à quatre ans, en cas de récidive. Et chose qui nous semble peu ordinaire, il y a même un arrêté spécial du Conseil d'Etat, du 9 mai 1846, qui frappe des peines prévues dans cette loi ceux qui tenteraient d'introduire en Valais la Bible traduite par Lemaître de Sacy. Cette traduction avait eu du succès et aussi des critiques, mais je ne sache pas que Rome l'ait jamais condamnée. D'ailleurs, Lemaître de Sacy n'était pas protestant. Il était de Port-Royal comme Racine et Pascal, c'est-à-dire janséniste !

* * *

Revenons à Vinet. C'est la seule manifestation religieuse que nous lui connaissions. Le dimanche suivant, le 23, il ne propose pas de culte, se sentant trop fatigué. Quelques coreligionnaires de la pension Brunner viendront dans la chambre qu'il occupait avec son beau-père, où il sera fait des lectures pieuses. Le dimanche 30, il se rendra à l'invitation d'une famille de sa connaissance, les Guggisberger, de Vevey, et dans leur chambre où s'était réuni un petit groupe de protestants, il se contentera de lire une brève homélie due à un pasteur fort réputé, Cellerier, de Satigny, dont Vinet faisait grand cas. Bien entendu, à maintes reprises, des prières ou des lectures bibliques ont lieu dans sa chambre avec d'autres coreligionnaires de la station.

Le sermon de la Maison Blanche fit mieux connaître Vinet de ce monde cosmopolite de baigneurs. Il est tout de suite très entouré, très recherché. Il reçoit des invitations de différents côtés. Il est quelquefois l'hôte de l'ancien landamman François Clavel, de Lausanne, qui s'y trouvait avec sa femme. Clavel fit partie du gouvernement de 1811 à 1830, et il était le président en charge du Conseil d'Etat vaudois lors de la mise en application de la loi de 1824 contre les sectes dissidentes. Il se montra plein d'égards et d'attention pour Vinet, qui écrit à sa femme « Nous avons beaucoup causé ; d'abord des dissidents ; il connaissait d'avance nos principes, et moi je savais qu'il avait une part aux mesures prises contre eux ; il y a eu franchise des deux parts ; il paraît de fort bonne foi et tolérant par caractère... » ³⁴

³⁴ Lettre du 7 juillet.

Il voit plusieurs fois aussi les Guggisberger, des personnes fort âgées, avec lesquelles les relations continuèrent à Vevey. Il rencontre d'autres personnalités, comme le comte Rostopchine, le fils de celui qui mit le feu à Moscou, et qui s'était établi à Paris avec sa sœur qui devint la comtesse de Ségur. Vinet trouve ce prince russe « un homme sérieux et moral, parlant de l'Evangile en chrétien. Combien de relations intéressantes, poursuit-il, j'aurais pu former à Loèche, et quel trésor de souvenirs j'aurais pu en emporter... » ³⁵

Dans diverses lettres à sa femme il parle aussi avec sympathie d'une jeune Bernoise à la voix douce, avec laquelle lui et son beau-père firent connaissance dans l'un des carrés des bains, les premiers jours de leur arrivée : « Imagine-toi une petite paysanne qui fait ses délices du *Télémaque* et de *Mme de Sévigné*... Elle part lundi et nous serons en Ostrogothie... » ³⁶ Ce départ est suivi, vers la mi-juillet, de l'arrivée d'une lettre d'elle dont Vinet dit ceci : « ... C'est écrit avec une simplicité enfantine et la plus grande cordialité ; il est touchant de voir comme elle parle de ses parents... » Il semblerait ici que l'écrivain ait voulu faire une notoriété à cette toute jeune fille de bonne famille et d'excellente éducation, sous le nom de *La Bergère de Frutigen*, car elle était de cette localité, tout comme d'autres auteurs romantiques ont fait une notoriété à la belle Batelière de Brienz, à la charmante hôtesse de Murgenthal dont la bibliothèque s'ornait de Gessner, Fénelon, Chaulieu, Marmontel. Tout comme le baron de Custine a vanté la « singulière femme » qui tenait l'auberge de la Grand-Maison de Martigny vers 1830, laquelle parlait le français, l'allemand et l'italien, discourait philosophie, touchait agréablement du clavecin et laissait volontiers épars sur les sofas du salon les derniers volumes de vers arrivés de Paris. Tout comme Chateaubriand, Stendhal ou Töpffer ont parlé avec sympathie de l'hôtesse de l'hôtel de la Poste, à Simplon-Village, Mme Grillet.

Le sermon du 16 juillet fit également impression sur les quelques catholiques qui y assistèrent. Surtout les femmes. Cela n'a rien d'extraordinaire. Un sermon comme celui-là n'était pas monnaie courante et des larmes même y furent versées. Un prédicateur de grand talent suscite toujours l'admiration. L'histoire ne dit pas qu'il y ait eu des conversions, encore que Vinet mentionne « une catholique qui nous porte envie au sujet de notre religion », ou « l'inclination de tous ces catholiques pour le protestantisme ».

* * *

³⁵ Rambert, *op. cit.*, p. 153.

³⁶ *Ibidem*, p. 145. Ce qui les replongeait dans une promiscuité vulgaire : « Notre carré se vide de la bonne compagnie et se remplit de la mauvaise... », dira-t-il encore.

Lui-même a-t-il fait du prosélytisme ? Difficile de dire. Il prie une fois sa femme de lui envoyer une bible à acheter « au dépôt de la Société biblique ». Mais dans le même temps il est question d'un jeune Savoyard, protestant et fils d'un Allemand, qui en était dépourvu. « Je tâcherai, dit-il, de lui procurer une bible allemande... » Il dira encore qu'un jeune officier wurtembergeois l'a vivement remercié pour son sermon... « ses voyages le privaient depuis quelques semaines du culte public ; il m'a prié de lui prêter mes réflexions pour les copier... » Mais il s'agit de coreligionnaires. De même que ceux dont il est question dans sa lettre du 31 juillet : « ... Le soir, nos braves voisins sont venus. J'ai tourné, au moyen de nos petites brochures, leur attention sur l'œuvre des missions et sur l'histoire de la primitive Eglise ; ces faits valent tous les raisonnements ; il semble que de ce moment la religion soit pour eux quelque chose de plus réel qu'auparavant... »

Que les yeux se soient un peu ouverts, il dira aussi des catholiques que son sermon avait joliment touchés : « Je vois bien que tout leur est nouveau... » Quant aux phrases comme celle-ci, qu'on trouve sous sa plume : « Croirait-on que je fais ici le missionnaire et que je travaille les âmes ? Ah ! si la mienne... », elles s'appliquent incontestablement aux adhérents de sa religion. Si prosélytisme il y a eu, sans résultat d'ailleurs, et sans alarmer le moins du monde la vigilance du catholicisme local sans doute assez ombrageux, ce dut être le fait de M. De la Rottaz. Celui-ci tenta d'entreprendre quelques-unes de ces auditrices occasionnelles. On en a un écho dans une lettre de Vinet.

On rencontrait aux eaux de Loèche, bien entendu, catholiques et catholiques. Celui dont nous entretient M. Vinet dans la lettre à sa femme du 19 juillet semble avoir été plus familiarisé avec la théologie de Béranger qu'avec celle des Pères de l'Eglise : « ... Notre carré s'est accru d'un jeune Français fort pétulant. Ayant assisté à mon sermon dimanche, il en a pris occasion de m'adresser une foule de questions sur notre religion qu'il dit hautement préférer à la sienne, dans laquelle toutefois il mourra... Il donne son assentiment à toutes les doctrines salutaires de l'Evangile, et un moment après, il se met à brailler des chansons où l'on fait dire à Dieu : — Je veux bien que... » !³⁷

Nous savons en outre qu'il a visité l'église de Loèche-les-Bains. Il y critiquera une imagerie qui sent son « clinquant », mais relèvera « la belle inscription » qui décorait la chaire : *Wer Gottes ist, hört die Worte Gottes*. Il pénètre aussi dans l'ossuaire, disposé pour y dire la messe, et où l'on avait placé les ossements des victimes de l'avalanche de 1719, qui avait détruit 50 maisons et fait environ 55 morts. Il n'a pas eu de relations avec le curé

³⁷ Rambert, *op. cit.*, p. 149.

du lieu, qui était Antoine Monnier, de Sierre, D^r en théologie et qui fut dans la suite aumônier militaire et même chanoine honoraire... à Turin.

Dans une longue lettre du 21 juillet au pasteur Louis Leresche, on a quelques mots assez durs à l'égard du catholicisme et qui se ressentent de la polémique du temps. Il y parlera de la valeur morale du christianisme, des transformations que l'Evangile apporte dans les cœurs, et ajoutera : « ... Malheureusement, l'Evangile est bien peu connu. Dans ce pays, par exemple, le papisme l'a entièrement couvert de ses ténèbres, et les doctrines vivifiantes de ce saint Livre causent une sorte de surprise agréable lorsqu'on les annonce... »³⁸

La formule est regrettable, mais il faut être juste. Vinet avait une très haute idée de la mission du prédicateur. Il est intransigeant, et dans la même lettre, sa critique s'exercera aussi bien sur les pasteurs. Si les gens du monde, dira-t-il, vantent la morale chrétienne, beaucoup oublient que « ce qu'il y a dans cette morale de particulièrement pur et sublime tient au dogme... au grand fait de la Rédemption... Au reste, que parlé-je des gens du monde ? Combien de prédicateurs ne comprennent pas mieux la chose ?... »³⁹

Tel est l'essentiel de ce que l'on peut savoir sur le séjour à notre station de ce jeune pasteur qui allait dans la suite devenir un des maîtres de la pensée protestante. La cure touche à sa fin. Son beau-père quitte les bains le 31 juillet, en bonne compagnie de Vaudois. Lui-même ne partit que le 4 août, avec d'autres personnes, après avoir « reçu la *bénédiction* » de son médecin ; la veille au soir, il avait encore réuni quelques voisins de chambre pour une dernière prière en commun.

Il écrira de Sion le même jour : « ... Je suis bien fatigué... Nous sommes partis à cinq heures ; j'ai fait mes adieux à la source en en buvant encore quelques gouttes ; puis j'ai grimpé sur ma monture, un joli mulet. La descente a été fatigante. J'ai trouvé à la Souste mon voiturier, dont la chaise, de peu d'apparence, est commode et fort douce. Nous avons dîné à Sierre [au Soleil d'Or, tenu par M. Beeger] : un très bon repas à 10 batz par tête [environ 1 fr. 50]. Nous voici à Sion... »

Il y passe la nuit du 4 au 5, à l'auberge du Lion d'Or, dont l'hôtesse était Mme Muston, qui a très bien inauguré l'hôtellerie valaisanne. Elle avait nom Lucie Cornut. Elle venait de Grandson et avait épousé Etienne Muston, un Vaudois du Piémont, originaire de Pignerol. Tandis que son mari s'occupait de roulage, Mme Muston fit marcher le Lion d'Or de 1816 jusque vers 1850. C'est le café du Grand-Pont actuel.

³⁸ *Lettres*, éd. Secrétan-Rambert, t. I, p. 107.

³⁹ *Ibidem*, p. 108.

Vinet profite de ce bref séjour pour visiter un peu la ville, la cathédrale et ses abords. Le fait que le cimetière se trouvait alors autour de l'église lui inspire des réflexions moroses et il quitte la vieille cité, se surprenant à murmurer l'hémistiche de Racine, dans Esther :

« Déplorable Sion ! »

sans ajouter, dit-il, comme ajouta le poète :

« Qu'as-tu fait de ta gloire ? »

La gloire de Sion résidait uniquement dans le nom prestigieux, pour les personnes nourries de la Bible, que la cité porte.

Il écrit encore de Martigny, où il trouve que l'air est bien meilleur qu'à Sion. En attendant le dîner à la Grand-Maison, il aurait bien voulu faire une promenade, mais le vent était si violent qu'il ne se hasarda pas à sortir.

Quelque part entre Martigny et St-Maurice, le cahotement du véhicule fit que son bagage se répandit sur la chaussée. La route était semée de ses effets, dit-il. Il fallut repêcher tout cela. Il passa la nuit à Bex, à l'auberge de l'Union et il eut le plaisir de rencontrer dans cette ville un ancien condisciple, J.-J. Marquis, pasteur du lieu. Vers la fin août, il était à Bâle, après des arrêts à Veytaux et à Neuchâtel.

La cure de Loèche n'a pas coupé le mal à sa racine, mais une amélioration passagère s'est cependant produite. Il dira à Charles Monnard : « ... Les eaux de Loèche m'avaient fait du bien ; je viens de me faire du mal en m'appliquant des sangsues, bien que d'après les instructions de la faculté... » (Lettre du 24 septembre.) Et à Louis Leresche, le 8 octobre : « Je n'ai pas encore pris le dessus, mais s'il plaît à Dieu, je le prendrai. Je ne sais trop ce que j'ai rapporté de Loèche, sinon un fond de bonne humeur qui n'est point encore épuisé... »

IV

Le second séjour à Loèche-les-Bains (1828)

Vinet avait le pressentiment qu'une seule cure ne lui apporterait pas la guérison. Alors qu'il était encore aux bains, il envisage un nouveau séjour pour 1827, et il s'en ouvre dans une lettre à sa femme. Il lui écrivait le 22 juillet : « ... Si je devais revenir l'année prochaine ici, ce serait avec toi ; et nous logerions encore chez les Brunner, mais ce sera dans la nouvelle maison qu'ils font bâtir ; car celle-ci, il faut l'avouer, est trop horrible ; quoique tu sois bien plus petite que moi, tu te meurtrirais plusieurs fois par jour la tête ou l'épaule... », tellement les portes sont basses.

Le séjour de 1827 n'eut pas lieu. Vinet fut souffrant la plus grande partie de l'année, ce qui le détermina à refaire une cure en 1828.

Elle nous est connue simplement par une lettre à sa femme datée de Loèche le 22 juillet, et par une lettre écrite le 7 août de cette station à J.-J. de Sellon, de Genève, dont il partageait les idées sur l'abolition de la peine de mort. Seule, la première nous donne quelques rares détails sur ce séjour, ou plutôt sur la route suivie.

Elle nous apprend que Vinet quitta Bâle le 20 juillet 1828. Il avait avec lui sa sœur Elise, qui était célibataire, et son cadet, Auguste ou Bobby, âgé de sept ans. Tous trois feront la cure avec l'espérance que les eaux de Loèche seront salutaires aussi pour l'enfant, atteint, comme l'on sait, d'une surdité très marquée. La première étape les conduit à Berne, en 16 heures, par la diligence publique. Ils logent le 20 à l'auberge des Gentilshommes, ou Diestelzwang, une grande auberge de corporation, au N° 106 de la Gerechtigkeitsgasse. Ils en repartent le 21 de bonne heure, en carriole privée, pour arriver vers midi à Kandersteg.

Vinet emporte un mauvais souvenir des auberges bernoises. « Dûment étrillés par notre hôte de Thoune, dit-il, nous sommes partis pour Kandersteg. Là, nous avons renvoyé notre voiture. L'hôte n'ayant pas de mulets, ou prétendant n'en pas avoir, ou plutôt voulant avoir la joie de nous étriller, nous engageait à passer la journée chez lui ; il était midi ; il nous a donné le plaisir d'une scène que Molière aurait recueillie ; et quand nous avons exprimé notre résolution de partir tout de suite, il a été aussi malhonnête qu'il a pu, et s'est vengé en nous trompant bien joliment sur le prix des mulets et des bagages... » ⁴⁰

Tout ce que l'on sait, c'est qu'il y avait à cette époque une assez bonne auberge à Kandersteg, à l'enseigne du Cavalier, et que le col de la Gemmi était connu dans la vallée de la Kander sous le nom de Walliserberg, montagne du Valais. La durée du trajet de Kandersteg à Loèche est d'environ six heures, qu'ils firent presque en entier à pied. « Jamais, dira-t-il, je n'ai senti une pareille fatigue ; Elise allait bien, Bobby, à merveille. Il a fait la plus grande partie du chemin à pied, conduit par un de nos guides... La fatigue et le sentiment de la mauveté de la nature humaine dont j'avais recueilli de nouvelles preuves sur mon passage m'empêchaient d'admirer, presque de remarquer l'étonnant spectacle qui s'offrait à mes regards...

» ... Arrivés à Schwarzenbach [Schwarenbach], notre horreur a redoublé ; rien de plus sinistre que ce lieu ; il me semblait voir un de ces lacs infernaux dont parlent les poètes de l'antiquité. Nous avons traversé ensuite un plateau de près d'une lieue en

⁴⁰ Lettre du 2 juillet 1828 (t. II, p. 2).

longeant un assez beau lac alimenté par les eaux d'un torrent qui vient de la Taube... Nous avons tourné la tête de la montagne ; et tout à coup le Valais s'est ouvert à nos regards, et nous avons vu à nos pieds le village de Loèche. C'est là que commence la descente de la Gemmi... Tel qu'il était, le chemin m'a paru plus fatigant qu'effrayant et plus grandiose que redoutable... Mais il est bien long ; je ne saurais dire combien il fait de zigzags ; le village, qui réparait toujours, semble toujours à la même distance... »

Ils y arrivèrent, complètement harassés, à 8 heures du soir. La fatigue ne permit guère un bon sommeil. Vinet retrouva aux eaux des connaissances : le pasteur de l'église de Berne, M. Schaffter, professeur de théologie, Emilien Frossard, originaire de Nyon, pasteur à Nîmes, puis professeur à Montauban. C'est tout ce que l'on a sur ce séjour.

Le chemin de la Gemmi était alors très couru, non seulement pour se rendre aux bains, mais même pour se rendre en Italie. Les voyageurs venant du nord le prenaient volontiers et l'on a, vers cette époque, le témoignage positif de Stendhal qui l'a suivi quelques fois. Il expédiait à l'avance son bagage au Lion d'Or de Tourtemagne, relais sur la route du Simplon ; pour lui, il faisait le détour par Bâle, Berne et la Gemmi. On assure que c'était la voie la plus rapide. Nous savons en tout cas que les relations routières entre Paris et Bâle étaient excellentes vers 1830. Les diligences de la Compagnie Laffitte et Gaillard, d'immenses voitures tirées par dix-sept chevaux, couvraient ce trajet en deux jours et demi très exactement et nous avons vu qu'il ne fallait que deux jours pour aller de Bâle dans la vallée du Rhône, par la Gemmi.

Il y avait déjà alors près de cent ans que l'on avait apporté de grandes améliorations au chemin qui traverse le col. Une entreprise de la région, les maisons Ballet et Matter, s'en étaient chargées, et le travail de minage avait été exécuté par des ouvriers du Tyrol. Pour rentrer dans ses frais, l'entreprise Ballet et Matter avait obtenu de la bourgeoisie de Loèche, propriétaire des terrains dans la région du col et jusque vers Schwarenbach, la concession pour quatre-vingts ans du droit de péage. En 1824, ce droit était retombé dans le domaine de la bourgeoisie qui le faisait percevoir à l'auberge même de Schwarenbach. Cette auberge, à laquelle le poète allemand Werner... et Alexandre Dumas ont fait une si terrible réputation, fut construite lors de la réfection du chemin en 1743, et en 1839, elle passa au grand châtelain François Julier, de Varone, qui l'a fait agrandir et remettre à neuf.

Pour terminer ce chapitre, voici quels étaient les prix à l'époque du séjour d'Alexandre Vinet. La Maison Blanche, gérée par un nommé Schlefti, aubergiste à Berthoud, était l'hôtel de luxe. Il fallait compter sur une dépense journalière, tout compris, de

35 à 40 batz, soit de 5.50 à 6 francs. Dans les pensions Brunner, Loretan, Bruttin ou Rothen que l'on connaît à l'époque, la dépense journalière n'était que de 15 à 20 batz, la moitié. La cure complète, soit l'utilisation des piscines, était généralement tarifée à 40 batz ou 6 francs, y compris la fourniture de la chemise de flanelle qui devait être, selon le règlement, « longue et ample », et ne pas laisser voir de nudité, sous peine d'amende.

Quant aux résultats de cette dernière cure, ils furent négatifs. Il écrira le 29 septembre de Bâle à Louis Leresche : « J'ai beaucoup souffert ces derniers temps et j'ai lieu de douter que Loèche m'ait fait autant de bien qu'il y a deux ans... Loèche paraît avoir fait du bien à ma sœur... Mon fils en est revenu aussi sourd qu'il l'était avant. L'enfant jouit d'ailleurs d'une excellente santé... »

On sait qu'il était de retour à Bâle le 16 août, où il est revenu par le même chemin.

V

L'affaire de 1832, à Monthey

Dans le répertoire de la correspondance de Vinet, laquelle comprend au moins 2 000 lettres, établi par M. Pierre Bovet, une pièce du volume II, sous le numéro 603, intéresse également notre canton. C'est une lettre de l'écrivain à sa sœur Elise, alors à Bex, écrite de Lausanne le 20 juillet 1832.

En raison sans doute de son caractère intime, cette lettre n'est pas reproduite dans l'édition préparée par M. Bovet qui se contente de la résumer ainsi : « ... Le bruit court qu'Elise a été arrêtée. Ne plus mettre le pied en Valais. Précautions à prendre en distribuant des traités religieux. »

Pour éclaircir cette affaire, j'ai eu recours aux Archives cantonales, à celles de l'évêché et aux Archives Vinet à Lausanne qui, toutes trois, possèdent des documents à ce sujet, lesquels ont été mis à ma disposition avec la plus grande amabilité.

En juillet 1832, Mademoiselle Elise Vinet faisait une cure aux bains de Lavey. Un jour, qui était un vendredi 13, elle se rend dans la région de Monthey avec deux amies, auxquelles s'était joint M. Thomas, de Bex. En ville de Monthey, cette petite coterie se mit à distribuer quelques brochures de propagande religieuse, ce qui était une imprudence.

Nous ignorons le nom des deux dames, mais M. Thomas, de Bex, nous est connu, bien que le prénom ne soit pas donné. Il ne peut s'agir que de l'un des membres de cette famille Thomas où l'on était botaniste et naturaliste de père en fils depuis un siècle.

L'ancêtre, Pierre Thomas, forestier à Frenières sur Bex, était connu d'Albert de Haller, au temps où il dirigeait les salines de Bex. Ce savant illustre chargeait volontiers les forestiers qui relevaient de son administration d'Aigle, de récolter des plantes alpines. Aussi, voyons-nous Pierre Thomas, avec son fils Abraham, pousser des excursions jusque dans les vallées de Zermatt et de Saas.

Le septième et dernier des fils d'Abraham, dont quatre sont morts jeunes et deux émigrèrent, avait nom Emmanuel, et c'est celui qui nous occupe. Il continua la tradition familiale ; il soignait aux Devens un jardin alpin réputé et fournissait en plantes et graines les collectionneurs ou les musées. Il était aussi garde forestier, et il avait pour voisin de campagne le directeur des salines, qui était aussi son ami, Jean de Charpentier. Emmanuel Thomas est mort en 1859.

Il était connu, au moins de nom, de Vinet qui le fera saluer par sa sœur, et sans doute aussi du président du dizain de Monthey, M. Du Fay, avec lequel il eut affaire en la circonstance. Sait-on aussi qu'à l'origine notre *Murithienne* avait été baptisée *La Thomasia*, en l'honneur précisément d'Abraham Thomas qui fut lié avec Albert de Haller ? Rambert nous a aussi laissé le récit plein d'humour d'une course que firent à Zermatt à la fin du XVIII^e siècle un groupe de naturalistes vaudois, avec Abraham Thomas. Ils y rencontrèrent une hostilité générale qui semblait n'augurer rien de bon pour l'avenir de notre hôtellerie...

Qui a distribué les brochures ? On ne peut le savoir. Est-ce le fait des dames ? Les quatre étaient d'accord, et ce qui devait arriver arriva. Les paroissiens alertèrent le curé, qui était Jean-Joseph Chaperon. Celui-ci fit arrêter le groupe.

Ce prosélytisme pouvait tomber sous le coup de l'article premier de la constitution, qui veille à ce que la religion de l'Etat ne soit pas troublée dans sa doctrine. Ces brochures étaient hétérodoxes. Mais il n'en est pas moins certain que l'application de la loi relevait de l'autorité civile. Au lieu d'en nantrir l'autorité, le curé se substitue à elle. Dans le rapport qu'il adresse le 17 juillet au vicaire général Pierre Gard, il dit notamment : « ... Je viens vous prévenir que vendredi dernier, le 13 du courant, j'ai fait arrêter par la gendarmerie quatre mômiers, trois dames et un monsieur nommé Thomas, de Bex, qui, pour la seconde fois, distribuaient gratis et publiquement des brochures... et je les ai fait conduire par les gendarmes chez le président du dizain, M. Du Fay, où je me suis rendu pour leur annoncer qu'ayant encouru l'amende de 80 francs et du double en cas de récidive, ils devaient, ou déposer le montant, ou fournir une caution, ou être retenus... » ⁴¹

⁴¹ Sion, Archives de l'évêché. Répertoire, sous Monthey-Cure, pièce 136.

La somme était considérable pour l'époque et le groupe ne put la fournir séance tenante. Mais le président du dizain (autrement dit préfet) fut accommodant. « Sur la parole d'honneur de M. Thomas, poursuit le curé Chaperon, de faire tenir le lendemain 160 francs, M. Du Fay s'est porté caution, et ledit Thomas a effectivement apporté et déposé le lendemain... » le dépôt exigé, en main du président de la bourgeoisie, M. Torrent.

Il est heureux que M. le préfet se soit porté caution pour ces délinquants, ce qui a permis de les libérer tout de suite.

Mais ce n'est pas tout. On n'avait pu prendre connaissance du contenu des brochures. Renfermaient-elles des propositions condamnables, du point de vue catholique ? M. le curé poursuit : « ... Maintenant, il s'agit de savoir si les brochures répandues gratis attaquent, directement ou indirectement, la Sainte Religion de l'Etat [*sic*], pour faire appliquer ensuite l'amende par le tribunal, conformément à la loi... »

Et, par le même courrier, il envoie au vicaire général la collection des brochures retenues, 16 en tout, dont les titres sont donnés. Elles furent éditées à Paris de 1828 à 1830, pour la plupart, par les soins de la Société des traités religieux. Il nous apprend encore que M. Thomas, en revenant le lendemain déposer le montant présumé de l'amende, a également remis à M. Torrent la même collection, à l'intention du Conseil d'Etat. La lettre se termine en priant le vicaire général de lui faire connaître sans tarder sa décision sur cette affaire, et de lui donner « les instructions que vous jugerez utiles pour ma conduite ».

M. Gard, vicaire général, qui s'était occupé de Monthey auparavant, et comme curé et comme surveillant ou doyen, ne met aucun empressement à brusquer les choses, à telle enseigne que M. Chaperon revient à la charge le 26 juillet : « Dans le cas où vous ne croiriez pas pouvoir prononcer que les brochures que je vous ai fait passer sont contraires à la foi catholique, je verrais de bon œil que vous les fissiez passer à Monseigneur pour en décider... Il doit veiller plus particulièrement que tout autre à la conservation de la foi de nos pères... » ⁴²

Pour lui, on voit bien qu'il tient à ce qu'une sanction soit prise, car il n'est pas loin de croire l'autorité civile capable de passer l'éponge sur cette affaire. Il en a parlé avec d'autres ecclésiastiques qui, dit-il, « sont d'avis de s'adresser à la nonciature, dans le cas d'une décision libérale... ». Il conclut en proposant d'envoyer, au besoin, ces brochures à Lucerne.

M. Chaperon fait preuve d'un beau zèle. Prêtre sans doute sérieux, mais fort entier. Il vécut de 1780 à 1843 et dirigea la paroisse de Monthey de 1822 à 1836. On a sur lui le jugement d'un

⁴² *Ibidem*, pièce 137.

confrère, le chanoine Anne-Joseph de Rivaz, qui dit dans ses *Mémoires...* que ce curé est « à la vérité zélé et charitable, mais colérique et emporté... ce qui lui a déjà causé dans les cures qu'il a desservies, des brouilleries... curé d'un zèle outré... ⁴³ » Il avait eu quelques années auparavant un sérieux conflit avec les autorités de Monthey qui l'avaient déferé à l'évêque Zen Ruffinen, conflit que de Rivaz raconte complaisamment en dix pages.

Au surplus, l'antagonisme entre les deux confessions était très marqué alors. La propagande protestante semble aussi avoir été vive. C'est vers cette époque que notre législation dresse ses barricades. La loi du 23 décembre 1837 prohibe, sous peine de fortes amendes, aussi bien « dans que hors du canton », les mariages de Valaisans et de Valaisannes avec des personnes qui ne professent pas la religion catholique. On a aussi le jugement porté par contumace par le grand châtelain d'Hérens contre le nommé Pierre Saudan, coupable d'avoir passé à une secte protestante. Il est condamné à recevoir vingt coups de verge sur le dos, au bannissement perpétuel et aux frais ⁴⁴.

L'hostilité contre les sectes est non moins vive dans le canton de Vaud. Le jeune évangéliste Lenoir qui le parcourait en 1829 s'avise de prêcher à Payerne. Il est arrêté, puis remis en liberté, mais au moment de quitter la ville la populace lui fait un mauvais parti, au point de le couvrir de boue et de huées ⁴⁵. Lors de la prise du pouvoir par les radicaux en 1845, des conventicules où l'on se réunissait pour prier en dehors de l'Eglise protégée par l'Etat sont dispersés sans beaucoup de ménagements, à Lausanne même.

* * *

Il est bon de rappeler ces faits pour porter un jugement équitable. Comment finit l'affaire ? Nous n'avons pas poussé plus loin nos recherches d'archives. Rien ne permet d'affirmer que le tribunal ait été alerté. Il est plus probable que l'affaire a été classée et le montant remboursé. Nous voyons en tout cas agir avec prudence tant le Conseil d'Etat que l'autorité religieuse responsable.

Le gouvernement écrit à ce sujet à la bourgeoisie de Monthey, le 1^{er} août, et c'est un blâme : « ... Il y a lieu de surseoir à toute démarche ultérieure ; quelque blâmables que soient M. Thomas

⁴³ A.-J. de Rivaz, *Mémoires historiques*, publiés dans *MDR*, 3^e Série, t. VI, 1961, p. 287.

⁴⁴ Sion, Archives cantonales, Registre des lettres adressées par le gouvernement aux présidents et grands châtelains des dizains, années 1832 à 1836, pp. 16-17.

⁴⁵ Rambert, *op. cit.*, p. 173.

et les dames qu'il accompagnait, il n'est pas moins très fâcheux que la multitude ait été appelée à faire justice de leur imprudence, car ceux qui en appellent à de pareils moyens peuvent en devenir eux-mêmes les victimes... » ⁴⁶

L'autorité ecclésiastique fait preuve d'un esprit conciliant et temporisateur. Le 3 août seulement, le grand vicaire expose les faits à Son Excellence Maurice-Fabien Roten qui se trouvait en son mayen des Mayens de Sion. Il ne propose pas de sanction, mais, comme la propagande s'intensifiait dans le Bas-Valais — l'abbé de St-Maurice lui-même s'en plaint et l'on avait trouvé des brochures au parloir des sœurs de Collombey —, il est d'avis qu'il y aurait lieu de prendre position sous forme d'une mise en garde qui serait lue dans les églises. Les paroissiens qui détenaient des brochures devraient les remettre à leur curé respectif ⁴⁷.

Alexandre Vinet se trouvait alors, et pour quelques jours seulement, à Lausanne, en mission auprès du gouvernement vaudois. C'était sa deuxième mission de l'année. Le Petit Conseil bâlois l'avait délégué pour renseigner objectivement le Conseil d'Etat sur les graves événements qui s'étaient passés à Bâle même, opposant la ville à la campagne.

Il apprend fortuitement l'affaire de Monthey et, le 20 juillet, il écrit à sa sœur à Bex. En voici des extraits : « ... Quelques lignes de ta lettre à (une parente) ont failli me faire partir pour Bex ; pour mieux dire, sans ta lettre j'y serais allé ; on dit dans le monde que vous avez été arrêtées et condamnées à 150 francs d'amende. Ta lettre, toute vague qu'elle est sur cet article, me fait juger que vous ne risquez personnellement (rien), puisque vous voilà de nouveau à Bex. Cela n'empêche que je n'attende avec impatience de plus amples renseignements ; je te prie de m'en écrire sans délai à Bâle. Du reste, en pays catholique, il eût été bon de s'informer de ce qui était faisable. Ce n'est qu'après avoir bien étudié ta lettre et bien rapproché toutes les circonstances que j'ai pu me décider à partir ; si j'avais pu te croire le moins du monde dans l'embarras, je n'aurais pu m'empêcher d'aller à Bex. Laissez maintenant le soin de cette affaire à M. Thomas ; *ne remettez pas les pieds sur le territoire valaisan, pour aucune raison*, baignez-vous, reposez-vous, répandez, *mais avec discernement*, des traités, sur le sol vaudois... Ne prenez pas tout ceci pour un blâme de votre zèle : à Dieu ne plaise ! mais il faut être prudent. Je te répète, ma chère Elise, qu'il faut prendre les eaux à loisir... et ne revenir à Bâle qu'après une cure bien faite. Je ne sais comment j'ai pu oublier de faire faire mes amitiés à

⁴⁶ Sion, Archives cantonales, Protocole des lettres écrites dès le 1^{er} janvier 1830 au 31 janvier 1832 par le Conseil d'Etat, Police, pp. 508-509.

⁴⁷ Sion, Archives de l'évêché, comme ci-dessus, pièce 138.

M. Thomas ; dis-lui des choses très affectueuses de ma part... Je partirai demain... »⁴⁸

Comme on le voit, Vinet aussi se montre conciliant. C'était une imprudence à ne pas recommencer. Il adjure sa sœur d'avoir pitié de ceux qui les ont molestés. Ainsi finit cette affaire qui faillit aller jusqu'à la nonciature.

VI

Cure à Lavey en 1838

A l'occasion d'une cure qu'il fit cette année-là à Lavey, Vinet eut l'occasion de visiter le couvent des bernardines de Collombey. C'était le samedi 4 août.

La région de Monthey-Choëx était un but fréquent de promenades pour les baigneurs. On allait volontiers goûter sous les châtaigniers de Choëx. En 1843, Töpffer, qui faisait sa cure à Lavey, organise une sortie de ce genre en la forme que voici : « Ceux d'entre vous qui désirent s'associer à cette réalité (culinaire) sont priés d'inscrire leur nom..., afin qu'on puisse dès aujourd'hui parlementer avec le curé de l'endroit et s'occuper de quelques préparatifs proportionnels au nombre des pâtés et des voitures multiplié par le nombre des goûteurs ». Le but semble bien avoir été le jardin de la cure où l'on trouvait des rafraîchissements.

Vinet écrit le 5 août à sa femme : « ... Hier, MM. Espérandieu et Guisan [deux pasteurs], qui sont toujours très aimables pour moi, m'ont proposé une partie en char à Monthey et au couvent de Collombey. Quoique peu locomotif [il se sentait très fatigué] et encore moins homme à *parties*, j'ai accepté par reconnaissance. La course a eu lieu après dîner par un temps admirable et par une contrée qui ne l'est pas moins. Ces Alpes sont quelque chose de prodigieux, dont le cadre de notre lac ne te donne pas une idée. La lumière du ciel se charge de mêler la grâce, une grâce ineffable, à l'effrayante sévérité de ces pics où tout est dur, anguleux, menaçant... Toute langue est grossière pour exprimer certains sentiments de l'âme et certains aspects de la nature... »⁴⁹

Le groupe comprenait dix personnes, des messieurs et des dames. Parmi les messieurs qui avaient l'habitude de faire des promenades avec Vinet, on peut encore citer le pasteur Delesert et François Pidou, professeur de droit à l'Académie de Lausanne où Vinet lui-même professait la théologie depuis une

⁴⁸ Lausanne, Archives Vinet (à la Bibliothèque de la Faculté de théologie de l'Eglise libre), 812. 7. A.

⁴⁹ Lettre du 5 août 1836 (t. III, pp. 89-90).

année. On admire beaucoup les forêts de châtaigniers du coteau, la grande église et le grand presbytère au milieu des arbres. De Monthey, le groupe se rendit à pied à Choëx, sauf Vinet qui, trop fatigué, attendit le retour des excursionnistes dans une auberge de Monthey. Il y fit préparer des rafraîchissements pour le retour de ces touristes, et, en attendant, il rédigea le texte de la petite prédication qui devait avoir lieu à Lavey, le même jour.

« ... Nos gens, dit-il encore, sont revenus enchantés de l'église, un peu moins du desservant qu'ils ont eu peine à détacher d'une partie de tarot, qui l'occupait à leur arrivée... »

Le chanoine Maurice-Timothée Barman, qui était curé de Choëx à l'époque, a sans doute d'autres titres pour passer à la postérité. Mais les circonstances sont telles. Il est mort en 1859. Le groupe de Töpffer lui fit la même visite en 1843 et n'eut qu'à s'en louer. Il fut accueilli par le desservant lui-même, « sous un dôme de branchages ». L'aimable Genevois ne cache pas son admiration pour cette retraite agreste, ni sa gratitude « envers ce prêtre hospitalier qui démeublait sa demeure pour nous faire goûter dans le bois, et qui dépouillait ses arbres de cerises et son jardin de fraises, pour assurer à notre dessert le complément de cette rustique friandise... »⁵⁰

Le groupe se rendit ensuite chez les bernardines où il acheta quelques objets et lia conversation un instant avec la supérieure, sœur Victoire, de son nom Victoire Bürcher, de Conches, « qui baragouine le français assez agréablement ».

Et voici un fragment de lettre écrite à sa femme, de Lavey, le 14 août. Le billet est émouvant, car il évoque le souvenir de sa fille Stéphanie, décédée à Clarens en avril de cette même année 1838. Elle avait 18 ans.

« ... Dimanche soir, à la promenade, nous avions avec nous une jeune fille de Martigny, de 14 ans, je pense. Je ne l'eus pas plutôt envisagée que sa ressemblance avec Stéphanie me frappa ; ce fut comme une vision ; il y avait bien des différences, mais dans les traits plus que dans la physionomie ; ce n'était pas le même teint, mais la même peau, une expression très semblable quoique moins sensible, la tête penchée de la même manière et, je crois, les mêmes yeux ; chaque détail à part peut être peu frappant, mais l'ensemble, singulièrement ; je l'ai regardée quelques moments plus tard pour voir si j'aurais la même impression ; ce fut bien la même ; et je suis sûr que, si tu avais été avec moi, nous nous serions récriés ensemble... »

Cette jeune fille de Martigny nous est inconnue et c'est sur ces lignes touchantes que finissent les relations d'Alexandre Vinet avec le Valais.

⁵⁰ Töpffer, *Derniers voyages en zigzags*, t. II, Genève, 1910, p. 242 (*Souvenirs de Lavey, 1843*).